

HOMÉLIE 15 ¹

Saint Léon prouve que notre Seigneur Jésus Christ est véritablement homme. Il fait voir l'aveuglement des Juifs et la perfidie des Manichéens.

J'ai promis, mes chers frères, de vous entretenir aujourd'hui de la Passion glorieuse de notre Sauveur. Pour le faire avec succès et répondre à votre attente, il faut vous exposer ce grand mystère, de manière qu'il vous dispose à célébrer dignement la fête de Pâques, et vous prémunisse en même temps contre les attentats de l'erreur que les impies voudraient introduire. Ceux qui nient que le Fils de Dieu ait réellement pris une chair semblable à la nôtre, sont ennemis de la foi chrétienne, et ils attaquent impudemment les vérités que l'Évangile nous apprend, puisque, suivant eux, ou le supplice de la croix que le Sauveur a souffert n'avait lieu que sur un fantôme, ou c'était la divinité elle-même qui l'endurait. Qui peut entendre de tels blasphèmes sans les rejeter ? Les vrais fidèles savent que l'intégrité de la foi catholique n'admet ni mensonge ni perfidie. Lorsqu'elle reconnaît une seule personne en notre Seigneur Jésus Christ, elle confesse qu'il est Dieu et homme en même temps, sans qu'elle veuille dire qu'en lui la divinité ait été passible, ou qu'il n'ait pris que l'apparence de l'humanité. Quoique depuis l'instant où le Verbe s'est fait chair dans le sein de la Vierge Marie, la nature divine et la nature humaine aient toujours été inséparablement unies, et qu'au milieu des accroissements successifs du corps, tous les actes de sa vie convinssent à la même personne, nous ne les confondons cependant pas en les regardant comme ayant été tous produits par la divinité et l'humanité unies ensemble; mais nous jugeons par la qualité des œuvres, quelle est celle des deux natures à qui elles appartiennent. Les actes qu'il opère comme Dieu ne détruisent point son humanité, et ceux qu'il opère comme homme ne portent aucun préjudice à sa divinité, parce que les deux natures sont tellement unies en Jésus-Christ, que leurs propriétés ne se confondent point et que l'unité de personne subsiste toujours.

Ainsi, mes chers frères, après avoir parlé des circonstances qui ont précédé la Passion du Sauveur, voyons maintenant quels fruits doit produire la méditation des mystères de sa mort et de sa résurrection. Malgré la fureur des Juifs qui cherchaient à consommer leur crime; Dieu étant en Jésus Christ pour réconcilier le monde avec lui; ils n'auraient jamais pu faire la moindre violence au temple de son corps, si Jésus ne leur en eût donné le pouvoir. Cela parut évidemment lorsque cette troupe de soldats envoyée par les Pharisiens et les princes des prêtres, avec des épées et des bâtons pour le prendre, fut frappée d'une telle épouvante au seul son de la voix du Seigneur, que lui ayant dit qu'ils cherchaient Jésus de Nazareth, et le Sauveur ayant répondu : «C'est moi» (Jn 18,6) ! aucun d'eux ne put se soutenir sur ses pieds, mais tous ensemble perdant l'usage de leurs membres, tombèrent en arrière et furent renversés par terre. Ce prodige était, sans doute, un signe éclatant de la puissance divine qui était en lui; il faisait bien voir par là qu'il n'avait besoin ni d'armes ni du secours d'aucune créature pour se défendre et repousser les attaques des impies, puisque la force d'une seule parole les terrassait devant lui. Mais parce qu'il fallait des actions d'un autre genre pour racheter le monde, et que le sang de Jésus Christ ne pouvait devenir le prix de notre rançon si le Rédempteur ne se laissait prendre, il permit à ces mains sacrilèges de se saisir de lui, et il suspendit les effets de sa puissance divine pour parvenir à la gloire que sa Passion devait lui procurer. Mais elle n'aurait présenté qu'une image vide de réalité, et ses souffrances nous auraient été entièrement inutiles, si la divinité de sa personne ne s'était réellement et substantiellement unie à la chair de l'homme; et si, Fils de Dieu et Fils de l'homme en même temps, impassible

¹ Traduction par Patrice Chauvierre (Paris 1866)

par sa nature divine, il ne s'était rendu comme homme capable de souffrir, afin de renouveler notre nature mortelle en lui communiquant son immortalité. C'est pourquoi le Seigneur a voulu ressentir les impressions de la tristesse et de la crainte, afin de nous élever au-dessus de nous-mêmes dans les troubles qui nous agitent quelquefois, et nous fortifier, non seulement par les grâces qui sont le fruit du mystère de l'incarnation, mais encore par les exemples de courage qu'il nous a montrés. En effet, s'il n'avait participé à l'infirmité de notre nature, c'est en vain qu'il nous exhorterait à la patience, et nous trouverions injustes les leçons qu'il nous a données à ce sujet. Mais le prophète Isaïe nous apprend combien les souffrances du Sauveur étaient véritables et réelles, lorsque parlant en son nom et par l'inspiration de son Esprit, il dit : «J'ai exposé mon dos aux coups de fouet et mes joues aux soufflets; je n'ai point détourné mon visage pour éviter la confusion des crachats» (Is 50,6).

Dans les souffrances que le Verbe fait chair endurait, ce n'est donc pas, mes chers frères, la divinité qui souffrait, mais la chair de l'homme qu'il avait prise. Il est vrai néanmoins que les outrages et les douleurs supportées par la nature passible, retombaient sur la divinité elle-même; et on peut avec raison les lui attribuer, puisque l'Apôtre dit : Ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de la gloire, s'ils l'avaient connu» (I Cor 2,8). Car les Juifs, aveuglés par leur propre malice, ne connaissaient pas l'énormité du crime qu'ils commettaient. C'est ce qui excitait la compassion du Sauveur qui aurait voulu par sa mort sauver ses bourreaux eux-mêmes, lorsqu'ayant égard à l'ignorance de ces furieux, il priait son Père du haut de sa croix et le suppliait, en disant : «Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Lc 2,8). Ils avaient des oreilles et ils n'entendaient point; ils avaient des yeux et ils ne voyaient point; leurs cœurs sans intelligence ne pouvaient comprendre combien ils se rendaient coupables en accablant de faux témoignages celui qu'ils avaient, en y contraignant Pilate, fait attacher à la croix; ils n'apercevaient en Jésus Christ qu'un homme ordinaire et les caractères de sa divinité leur échappaient. Ils l'ont vu dans un état de faiblesse, et ils n'ont point adoré en lui le Maître de l'univers; la douceur avec laquelle il se laissait juger, leur inspira du mépris et ils méconnurent la puissance qui les jugera un jour. Ces persécuteurs du vrai Dieu et ceux qui nient qu'il soit vraiment homme sont également impies: les Juifs, en ne reconnaissant dans le Sauveur que la forme de l'esclave, et les hérétiques, en assurant qu'il n'a point pris un corps véritable.

Qu'ils nous disent donc, ces prétendus chrétiens, qui ne voient en lui qu'un fantôme, quelle est la substance dont le Seigneur était revêtu lorsqu'il a été attaché à la croix. Quelle est la nature de celle qui a été mise dans le tombeau et qui est ressuscitée le troisième jour après en avoir levé la pierre; ou quel est le corps que Jésus fit voir à ses disciples quand il entra dans le lieu où ils se trouvaient, toutes les portes étant fermées, et que pour dissiper les doutes qui s'élevaient dans l'esprit des spectateurs, il exigea qu'ils vissent de leurs yeux et touchassent de leurs mains les marques des clous qu'il portait encore, et la plaie de son côté percé depuis si peu de temps ? Mais si la lumière de la vérité, mise dans un si grand jour, ne suffit pas pour dissiper les ténèbres qui aveuglent les hérétiques endurcis, qu'ils nous disent donc sur quoi est fondée l'espérance qu'ils ont à la vie éternelle; qu'ils nous montrent comment ils osent se flatter d'avoir part à la résurrection de Jésus Christ. Car ils ne sauraient dire avec l'Apôtre : «Jésus Christ est ressuscité d'entre les morts, lui qui est les prémices de ceux qui dorment» (I Cor 15,20), puisqu'il ne peut être les prémices des hommes, s'il n'est pas de la même nature qu'eux. Mais celui qui le premier des hommes est ressuscité par sa propre vertu, est lui-même une portion de cette multitude qu'il a précédée dans le séjour de la gloire; et nous croyons avec piété que l'ouvrage commencé dans le chef, trouvera son accomplissement dans ses membres, parce que comme tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus Christ.

Ainsi, mes chers frères, attachons-nous fermement à cet unique gage de l'espérance chrétienne et ne nous séparons jamais du corps de Jésus Christ, «en qui habite, comme le dit l'Apôtre, la plénitude de la divinité corporellement, et en qui vous en êtes remplis» (Col 2,9-10). La substance divine étant incorporelle en elle-même,

HOMÉLIES SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST

comment peut-elle habiter corporellement en Jésus Christ, si ce n'est parce que la chair de l'homme est devenue celle de Dieu lui-même ? Et nous sommes remplis par la divinité de celui en qui nous avons été crucifiés et ensevelis, en qui nous sommes aussi ressuscités, afin que nous puissions dire avec l'Apôtre : «Notre conversation est dans le ciel, d'où nous attendons te Sauveur, notre Seigneur Jésus Christ, qui transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, et le rendra conforme à son corps glorieux par cette vertu efficace, par laquelle il peut s'assujettir toutes choses» (Phil 3,20); lui qui vit et règne avec son Père et le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

